

Juin 2001

OPUS TALIBANI

«Eloge de l'imprévu», «une entreprise qui revendique sa propre irresponsabilité», des «jeux avec des objets traversés de tensions : celles de la vie et de la mort, de l'esprit et du corps», les talibans afghans lorsqu'ils bombardent les images impies des Bouddhas de Bamiyan ne font pas dans la dentelle et «n'évoluent pas vraiment dans le consensuel. Ce qui les intéresse, c'est plutôt la ligne de tension, le non dit, le tabou. Ils défendent un art de l'émotion immédiate dans un grand déferlement d'images.» répercutées en temps réel par les médias du monde entier, à la télévision comme sur le Net. Ainsi l'un d'entre eux, de passage en Alsace, à l'occasion de la visite d'une récente exposition, nous a-t-il fort dévotement éclairés sur la démarche de ces jeunes et ardents étudiants en théologie, lointains héritiers des apôtres du non-art des années soixante : «Je ne vais pas au musée pour donner des leçons ou en recevoir. L'œuvre qu'on contemple assis sur un banc pendant une heure, ça ne m'intéresse pas. Moi dans le musée j'enlève le banc. Il faut qu'on perçoive une qualité d'émotion immédiate. C'est du moins mon utopie». Mais que vient donc faire ce taliban à Strasbourg...? C'est que dans certains cercles très fermés situés au plus haut niveau de la hiérarchie des entreprises culturelles, on caresse depuis quelques temps le projet de faire la nique aux Américains et d'acquérir tout ou partie d'un des Bouddhas récemment fracassés en Afghanistan. Cela constituerait en quelque sorte un pendant à la célèbre Alfa-Romeo accidentée, œuvre de Bertrand Lavier, exposée au Musée d'Art Contemporain de Strasbourg. Notre reporter était présent lors d'un des innombrables débats qui ont agité ces dernières semaines le petit cénacle des décideurs et auquel notre taliban, de passage en Alsace, fut tout naturellement invité. Disons-le, au départ l'ambiance semblait vaguement contestataire, compte tenu des «réactions d'agacement qui interpellaient» depuis quelques temps «la scène artistique contemporaine et son mode de financement-le fameux argent du contribuable» comme en témoigne une des premières questions posées à notre Afghan : «A part» avoir bombardé cette statue «qu'avez-vous fait ?». «La notion artisanale du faire, de la virtuosité du geste ne m'intéresse pas. A travers cette œuvre, j'ai cherché à atteindre une émotion pure» rétorqua instantanément notre taliban à des contradicteurs, pour la plupart anciens maoïstes reconvertis qui en fait ne demandaient qu'à se laisser convaincre par toute nouvelle transgression et ne semblaient guère s'offusquer du fait que notre jeune moudjahiddine dans toute la fougue de sa jeunesse s'attribuait, in petto, la paternité exclusive d'une œuvre ou plutôt d'une «performance» se voulant collective et populaire, une sorte de retour tout à fait inattendu à l'essence même du pop art. Se sentant conforté dans sa position, il ajouta avec un certain bon sens que si cette statue était restée intacte, il n'y aurait pas eu de débat. «C'est sa réalité physique qui agit» conclut-il avant de s'éclipser quelques instants.

Pendant sa courte absence «on évoqua un certain état de la création contemporaine et des incompréhensions qu'elle suscite. Sans grandes surprises-nul ne s'y attendait. Les

élus rappelèrent ainsi qu'il ne leur appartenait pas d'effectuer des choix artistiques, (R-C J..., adjoint au maire de Strasbourg signala : nous irions vers une logique d'art officiel que nous ne voulons pas.) mais de créer les conditions pour que l'art s'épanouisse dans la région (en nous appuyant sur des professionnels dont c'est le travail, renchérit K. R..., président de la commission culture de la Région, du CEAAC et du FRAC)".



SALON DES REFUSES 1998

A son retour notre taliban reprit la parole et, toujours dans le souci légitime de situer la démarche de son mouvement dans un contexte globalement et mondialement très favorable à toutes les audaces dans le domaine de l'expression plastique, il révéla ainsi, une connaissance étonnamment approfondie de la récente création régionale contemporaine : il évoqua ainsi le travail de M. M..., jeune et talentueux créateur strasbourgeois, bénéficiaire d'une bourse officielle qui «donne son effigie en viande hachée à dévorer aux chiens ou qui la réalise en graisse pour mieux la faire fondre dans une poêle à frire.» Il précisa : «C'est sur un mode d'une extrême brutalité symbolique et effective qu'il nous parle de disparition». De ses yeux noirs soulignés de kohl, il toisa furtivement les (nombreuses) dames de l'assistance avant de se risquer à citer les «étranges rapports avec son propre corps qu'entretient la photographe L. VH...». «Elle se livre sans se livrer tout en se livrant dans des autoportraits qui sont autant de prétextes à l'effacement, au recouvrement, à la dissimulation» poursuivit-il malicieusement en caressant sa barbiche. Enfin il conclut sur l'humour nonsensique de S. K..., «le plus british des artistes allemands» installé en Alsace : «esprit impertinent et drôle, son atelier voit naître des sculptures totalement surréalistes : les valises ont des jambes, les avions des ailes et un bloc de grès peut très bien vous tomber du ciel pour aller s'écraser sur une barque». A mourir de rire en effet. A partir de l'évocation de cet écrabouillement drolatique et festif, l'argumentation s'appuya ensuite sur l'idée qu'une grêle de balles ou d'obus projetée violemment sur une surface lisse et soigneusement polie peut ainsi tracer une série infinie et illimitée de trajectoires totalement aléatoires sillonnant le corps de Bouddhas millénaires, démarche authentiquement novatrice et révolutionnaire en tous points analogue à celle de Marcel Duchamp en 1914, couvrant de griffures et d'éraflures son tableau «Réseaux de stoppages étalons», instaurant ainsi la destruction à la place de la création. A ce moment, un des participants manifesta bruyamment son approbation et son enthousiasme en précisant que, selon lui, dans le cas du Bouddah il s'agissait en effet, tout comme chez Duchamp, «d'une mise en danger où tout est possible,

les ratés comme les réussites. Un processus créatif aléatoire où l'imprévu est justement à prévoir». Une jeune fille d'origine étrangère porta l'estocade finale en ces termes : c'est un débat «très franco-français, y compris dans cette manière d'avoir toujours à justifier une œuvre par ses antécédents : moi, peu m'importe Duchamp ! La force de cette œuvre, c'est qu'elle me fait aussi voir autre chose qu'elle-même». Ces dernières interventions, tout comme celle de notre jeune taliban finalement très appréciée, semblent avoir fortement contribué à emporter la décision. Notre région pourra bientôt s'enorgueillir d'être la seule à héberger une des œuvres les plus remarquables de la jeune création contemporaine internationale. Si l'acquisition ne semble plus poser de problèmes, il n'en va pas de même du lieu d'implantation des gigantesques fragments du monumental Bouddha fracassé. Aucun musée de la région n'étant techniquement en mesure d'accueillir une installation de cette dimension, il semblerait que la solution proposée par une grande métropole alsacienne fasse l'unanimité : placée en entrée de ville en compagnie d'une autre réalisation non moins prestigieuse, cette œuvre éclatée, colossale et talibanesque constituerait un signal fort, un «*éclat de beauté, élargissant l'esprit et le regard*».

Ce «reportage», politiquement fort incorrect et l'assumant totalement, est bien entendu une fiction, ou plutôt une reconstruction à partir de morceaux choisis de réalité. En effet, si aucun taliban, amateur d'art contemporain ne s'est jusqu'à présent manifesté ès-qualité dans notre région, l'essentiel de ses propos ainsi que ceux de ses supposés partenaires sont constitués d'extraits (en italiques) d'articles ou de déclarations dans le cadre d'expositions d'art contemporain et publiés dans la presse régionale entre début janvier et fin mars 2001. Et toutes les citations ne sont pas forcément détournées....Le débat concernant l'acquisition de la fameuse Alfa-Romeo a bel et bien eu lieu...

Pierre-Louis Chrétien.



COLLECTION ART DE HAUTE-ALSACE

Charles Haas (1894-1969)

La collection de l'association s'enrichit d'œuvres du peintre sundgauvien, dons de sa fille Françoise, artiste elle-même. Charles Haas né et décédé à Sierentz, fréquente tout



d'abord l'Ecole de dessin de Mulhouse puis, en 1914 la Gewerbeschule de Bâle. On le retrouve ensuite à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris de 1920 à 1925.

La rétrospective de son œuvre organisée à Huningue en 1992, réunit une cinquantaine de toiles : paysages du Sundgau, bouquets, portraits d'enfants et révèle au public un artiste régional peu connu.

Fillette coiffée à la Jeanne d'Arc, 1920 toile 55 x 46 cm

Cette fillette au regard empreint de gravité et d'une certaine mélancolie, au visage délicieusement modelé, témoigne de la sensibilité et du savoir-faire du peintre qui, au-delà du simple portrait de «petite fille modèle des années 20», a saisi et restitué le mystère de ces enfants secrets et imaginatifs pour lesquels le rêve constitue le meilleur refuge face à la tyrannie du monde des adultes.

Garçon aux cheveux roux, 1919 toile 41 x 33 cm

«Poil de carotte» sundgauvien, ce garçon n'est pas un tendre : habitué dès son jeune âge aux quolibets, il s'est forgé une âme et des muscles de combattant prompt à la riposte. Mais, croyez-le, aux jeux guerriers il préfère les bruits de la forêt proche, le doux clapotis du ruisseau, là où

il capture vivantes les truites qu'il offrira à sa grand'mère. Dans sa stricte tenue d'écolier, il pose, sérieux et déterminé, dans l'attente du moment où il rejoindra les garnements du village.

France Vetter

ACTUALITÉ

A Mulhouse

FRANÇOIS BRUETSCHY expose ses peintures à la Villa Steinbach.

Sur la scène encombrée de la peinture régionale contemporaine, François Bruetschy est l'un des trop rares artistes qui réussit vraiment à bénéficier d'une audience internationale, à s'imposer auprès du plus large public et à nous toucher sans pathos ni pesantes justifications grâce aux incontestables qualités plastiques de ses peintures qui démontrent une parfaite aisance dans le traitement de la couleur et des signes graphiques ainsi qu'un jeu subtil avec les gammes de valeurs. Cette maîtrise confère à ses œuvres un grand dynamisme et beaucoup de vitalité mais aussi un équilibre apaisant. L'exposition de la Villa Steinbach offre enfin l'occasion de découvrir ou de redécouvrir une peinture contemporaine de grande qualité dont l'apparente décontraction repose en fait sur une connaissance approfondie du langage plastique.

Du 12.5.2001 au 17.6.2001
Villa Steinbach/Musée des Beaux-Arts, 4 place Guillaume Tell, F-68100 Mulhouse
Tel : 0389/ 45 43 19
Tous les jours de 10h à 12h et de 14h à 18h. Fermé le mardi. Entrée libre.

A Bâle

ARNOLD BÖCKLIN

„Eine Retrospektive/Une Rétrospective.

Arnold Böcklin (Bâle 1827 – Fiesole 1901) compte parmi les peintres les plus importants du XIX^e siècle. Cent ans après sa mort, et plus de vingt ans après la dernière grande exposition monographique, le Kunstmuseum de Bâle lui consacre une rétrospective. Une sélection exemplaire de 90 tableaux provenant d'importantes collections publiques et privées, illustre l'évolution de Böcklin depuis la fin du romantisme jusqu'au symbolisme. Au cœur de l'intérêt qui lui est porté aujourd'hui s'inscrivent ses inventions picturales originales, qui fascinent autant qu'elles déconcertent. Partant du paysage pur qu'il étudie dans la nature, d'abord en Suisse puis, après 1850, dans la campagne romaine, Böcklin introduit progressivement dans ses motifs des divinités antiques de la nature. Nymphes, satyres concupiscents, Pans endormis ou surgissant à la manière de fantômes, peuplent les sous-bois dont ils incarnent la solitude. En 1859, l'achat par Louis I^{er} du tableau «Pan dans les roseaux», pour la Nouvelle Pinacothèque de Munich, apporte pour la première fois un succès notable à Böcklin et lui vaut une nomination à l'Académie de Weimar. De retour à Rome en 1862, il découvre la peinture pompéienne; cette expérience capitale lui inspire des expérimentations techniques, mais le conduit aussi à un éclaircissement de sa palette et à une nouvelle liberté dans ses moyens d'expression. Après l'expérience malheureuse de ses fresques pour le musée de l'Augustinergasse à Bâle, Böcklin part de nouveau pour Munich en 1871. Il y achève le «Combat de centaures» marqué par la guerre franco-allemande, il y transforme avec brio cette scène mythologique en symbole du combat. Avec «La Mort de Cléopâtre» (1872), il atteint à une nouvelle dimension dans l'imprégnation psychologique d'un sujet traditionnel. Dans ses scènes marines comme «Triton et Néréide» (1873-1874), Böcklin associe aux évocations incomparables des



Arnold Böcklin

FLORA

vagues écumantes l'apparition de figures fantastiques empruntées à la mythologie, aux fables et aux légendes, créatures à la double nature qu'il intègre volontiers aussi dans ses paysages terrestres. Il les représente dans des situations sociales caractéristiques, qu'il place dans un autre niveau de réalité pour mieux leur conférer une dimension universelle. Avec «L'Ile des morts» dont l'exposition réunit pour la première fois trois des cinq versions, Böcklin nous offre la plus fameuse de ses créations, incarnation du sentiment de l'existence de toute une époque. Sa formulation inédite d'«Ulysse et Calypso» (1882) charge ce thème d'une signification résolument moderne : la silhouette sculpturale du héros solitaire tournant le dos au spectateur deviendra l'icône de la Pittura Metafisica et des surréalistes. A partir de 1870, Böcklin adopte des couleurs plus pures et bigarrées ainsi qu'une formulation plus transparente. Dans des compositions à la densité de mythes, les figures musiciennes-Pans parés d'ornements, jeunes filles somptueusement vêtues, femmes enveloppées dans des voiles diaphanes-découvrent le printemps, jouissent du soir ou déplorent l'automne. Par la fusion grandissante entre paysages d'atmosphère et figures allégoriques universelles, Böcklin est devenu le chef de file des symbolistes des régions germaniques, le grand modèle du Jugendstil. L'originalité, la spontanéité et la puissance évocatrice de ses visions ont suscité la critique, la récupération abusive et l'admiration exaltée, mais aussi exercé une influence déterminante sur les générations futures. Dans nombre de ses œuvres, la volonté de Böcklin de «capter» le spectateur par ses sujets et l'intensité de leur représentation, reste encore vivante cent ans après sa mort.

Exposition rétrospective du 19.5.2001 au 26.8.2001
Kunstmuseum Basel, St Alban Graben 16, CH-4010 Basel
Tel : 0041/61 206 62 62. Internet : www.kunstmuseumbasel.ch
Tous les jours de 10h à 17h, le mercredi de 10h à 19h. Fermé le lundi.

A Zürich

100 JAHRE ALBERTO GIACOMETTI Die Retrospektive / La Rétrospective

Dès 1996, le Kunsthaus de Zürich avait prévu de célébrer dignement, le 10 Octobre 2001, le centenaire de la naissance d'Alberto Giacometti. Des négociations serrées avec le MoMA

de New-York et le Centre Pompidou à Paris ont permis de compléter le fonds d'œuvres conservé à Zürich dans le cadre de la Fondation Giacometti et de mettre l'accent, entre autres, sur les œuvres avant-gardistes de la période 1925-1935.

Exposition du 18 mai au 2 septembre 2001
Kunsthau Zürich. Heimplatz. CH-8001 Zürich
Tel : 0041/ 1 253 84 84. Internet : www.kunsthau.ch
Du mardi au jeudi de 10h à 21h et du vendredi au dimanche de 10h à 17h.
Fermé le lundi et le 3 juin.

A Dijon

DRESDE OU LE RÊVE DES PRINCES La Galerie de peintures au XVIII^e siècle.

Dresde connu au XVIII^e siècle le destin d'une capitale européenne des arts, sous l'impulsion décisive, pendant plus de cinquante ans, des prince électeurs de Saxe, également rois de Pologne. Animé de rêves ambitieux, Auguste le Fort (1694 – 1733) cherche à métamorphoser la ville en une «nouvelle Athènes». Autour du célèbre ensemble baroque du Zwinger, cadre d'une vie de cour fastueuse entretenue à l'image de celle de Louis XIV, le prince encourage de nombreux projets architecturaux pour embellir le centre de la cité. Amateur d'art, il donne une nouvelle envergure aux collections princières, faisant acheter dans l'Europe entière des antiques, des porcelaines chinoises et un très grand nombre de tableaux. Son fils, Auguste III (1733 – 1763), poursuit cet idéal, privilégiant ses préoccupations artistiques au détriment de ses devoirs de monarque. Les milliers d'œuvres ainsi réunies sont à l'origine de l'une des plus importantes galeries de peinture d'Allemagne qui prit naissance autour de 1722. Le prêt exceptionnel de plus de 70 tableaux de la Gemäldegalerie de Dresde au Musée des Beaux-Arts de Dijon permet d'évoquer la place prééminente que Dresde a tenue dans la vie artistique en Allemagne au XVIII^e siècle, et de souligner le rôle essentiel des échanges avec les principales cités artistiques européennes, notamment Paris.

Exposition du 16 juin au 1er octobre 2001.
Musée des Beaux-Arts. Palais des Etats de Bourgogne. F-21000 Dijon
Tel : 0380/ 74 52 09
Tous les jours sauf le mardi de 10h à 18h, le jeudi de 10h à 20h.

A Karlsruhe

SPÄTMITTELALTER AM OBERRRHEIN Alltag, Handwerk und Handel 1350 – 1525. Maler und Werkstätten 1450 – 1525.

L'univers quotidien des artisans et des marchands dans les villes du Rhin supérieur constitue un des deux thèmes centraux de l'exposition réalisée par le Badisches Landesmuseum de Karlsruhe. Des villes comme Bâle, Freiburg, Strasbourg ou Speyer constituaient les principaux centres économiques de cet espace aux XIV^e et XV^e siècles. Les témoignages de cette époque mal connue du grand public sont extrêmement nombreux. Parallèlement et en fonction de l'importance économique des villes du Rhin supérieur, de nombreux artistes et ateliers de peintres ont contribué au développement culturel de la région. Cette exposition présente donc également les chefs-d'œuvre du gothique tardif qui ont vu le jour dans les grandes villes comme Konstanz, Bâle, Freiburg, Colmar et Strasbourg entre 1450 et 1525. C'est l'évocation d'une époque caractérisée par une crise profonde de l'église, de ses efforts pour se réformer et d'une prédominance du sentiment religieux. Parmi les œuvres exposées se trouvent les panneaux du maître strasbourgeois dit «Maître de la Passion de Karlsruhe» ainsi que des œuvres de Matthias Grünewald, du maître E.S., de Martin Schongauer, Konrad Witz, Dürer, Hans Baldung Grien et Hans Holbein le jeune. Ces deux expositions s'intègrent dans le projet trinational «Vers 1500 : le tournant d'une époque dans l'espace du Rhin supérieur».



Nikolaus Hagenower, attr. à

PAYSAN AVEC PORCELET

Exposition Maler und Werkstätten
Staatliche Kunsthalle. Hans-Thoma Str. 2-6. D-76133 Karlsruhe.
Tel : 0049/ 721 926 33 68.
Exposition Alltag, Handwerk und Handel.
Badisches Landesmuseum. Schloss. D-76131 Karlsruhe.
Tel : 0049/ 721 926 68 33.
Internet : www.spaetmittelalter.de
Tous les jours de 10h à 18h. Fermé le lundi.

Permanence Art de Haute-Alsace

Pour tout complément d'informations, une permanence a lieu au siège de l'Association tous les vendredis du mois de 14h à 18h30, hormis les vacances scolaires où elle est reportée aux vendredis après la rentrée.